



**HAL**  
open science

## Les académies face à la question des techniques en architecture (de la fin du XVIIe siècle à 1750)

Pascal Dubourg Glatigny

► **To cite this version:**

Pascal Dubourg Glatigny. Les académies face à la question des techniques en architecture (de la fin du XVIIe siècle à 1750). *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2008, pp.1-7. halshs-02957655

**HAL Id: halshs-02957655**

**<https://shs.hal.science/halshs-02957655>**

Submitted on 6 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PASCAL DUBOURG GLATIGNY

## Les académies face à la question des techniques en architecture (de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à 1750)

LA constitution de l'architecture en discipline connut une évolution longue, faite du croisement entre savoir-faire de chantier et connaissances libérales et humanistes. La rencontre entre ces différents savoirs ne fut pas sans conflits et ruptures; un dialogue que l'on peut qualifier pour le moins de dialectique. Ces mésintelligences sont liées à l'histoire des professions et au rôle des multiples acteurs de la construction: depuis le projet, en passant par la mise en œuvre et jusqu'à l'expertise puis la restauration. Ainsi, la question de la technique, lien essentiel avec la matérialité de l'activité, a joué un rôle capital dans la définition progressive du territoire de l'architecture comme discipline. Les historiographies concernées par ce domaine sont fondées en revanche sur une séparation claire des compétences: les questions techniques reviennent à l'histoire de la construction et des techniques, les approches expérimentales à l'histoire des sciences, la culture humaniste à l'histoire de l'architecture.

Pour ces raisons, le présent recueil d'articles souhaite engager une réflexion sur l'apport d'une discipline historique, l'architecture, ne coïncidant pas exactement avec les traditions historiographiques actuelles. Il nous a semblé intéressant de saisir les éléments constitutifs de cette activité ou mieux, de cette discipline, au moment de l'institutionnalisation des savoirs qui lui sont liés. En effet, l'introduction des questions d'architecture dans le champ académique rend plus visibles les enjeux du débat et contraint les acteurs à expliciter les contenus.

Les auteurs de ce dossier ont recours à plusieurs méthodes, souvent combinées: une étude des acteurs et des institutions mais aussi des contenus qu'ils promeuvent et qu'elles discutent pour les valider ou les récuser. Le plus souvent, ces savoirs sont présentés dans le contexte d'un projet ou d'un objet précis, montrant ainsi l'absence de neutralité dans la construction des débats techniques et leur caractère fondamentalement conjoncturel. Il a semblé significatif, malgré le nombre assez limité d'exemples ici pris en considération, de décliner le thème dans plusieurs villes aux caractéristiques culturelles, politiques et géographiques singulièrement différentes: Paris, Londres mais aussi Saint-Pétersbourg et Barcelone. Il nous importait de montrer des configurations intellectuelles différentes mais également des rythmes distincts, la recon-

*Pascal Dubourg Glatigny*

naissance des savoirs techniques par les institutions académiques ayant en effet différé et emprunté des chemins variables selon les capitales et l'agenda des régimes en place.

Le souhait de poser la question du comportement des académies face aux problèmes de technique architecturale naît de plusieurs exigences. Nous nous trouvons face à un problème d'institutionnalisation de savoirs mixtes: traités anciens, écrits contemporains, expérimentations et connaissances pratiques. La question est soulevée dans l'enceinte de trois sortes d'institutions de caractère foncièrement différent. En premier lieu, nous trouvons naturellement les académies des sciences regroupant avant tout des savants possédant rarement une expérience de terrain. Ensuite, les académies incluant une architecture de type 'albertien', institutions attachées à l'importance de l'unité théorique entre les trois arts (peinture, sculpture et architecture) sous la férule du dessin, c'est-à-dire du projet; ces institutions évolueront, entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, vers les académies des Beaux-Arts. Enfin, les académies d'architecture de type 'vitruvien', plus concernées par les questions de machines, de devis et de mécanique, des préoccupations plus proches de celles des ingénieurs modernes. La plupart de ces académies, du moins les plus célèbres, ont fait l'objet d'abondantes et fréquentes études monographiques montrant l'émergence de communautés scientifiques organisées, le rôle de régulateur des professions qu'elles ont exercé et leurs rapports avec les sphères politique et économique. Ces études dessinent un tableau évolutif et sélectif du savoir, organisé selon des catégories disciplinaires dont les contours ne furent en fait clairement définis que bien après le dix-septième siècle. L'histoire des liens entretenus entre les académies des différentes catégories, de la fluidité des parcours et des échanges intellectuels que l'on qualifierait aujourd'hui d'interdisciplinaires reste, quant à elle, à écrire.

Nous souhaitons ici attirer l'attention sur des pans de savoirs délaissés par les historiens respectifs de ces institutions, thématiques en marge de leurs activités primordiales. L'histoire de la construction a en effet négligé une part importante du savoir académique, l'estimant généralement peu opérant sur les chantiers: tendant à l'universalisme, ce savoir ne tient pas suffisamment compte de la diversité des situations; cherchant à isoler les phénomènes pour mieux les étudier, il oublie souvent le caractère structurel, architectonique, de l'édifice. Pour les historiens des sciences, les débats techniques n'occupent qu'un arrière plan, trop lié aux arts et donc aux pratiques, éloigné pour cela de l'expérience et de la vérification paramétrique. Pour les historiens de l'architecture, les savoirs techniques sont souvent vus comme des connaissances générales qui ne permettent que rarement d'expliquer un édifice ou un projet particulier. Ils sont en outre souvent le produit d'élaborations collectives, en partie anonymes, et ne contribuent que marginalement à nourrir la connaissance de la manière d'un architecte et la spécificité de sa démarche intellectuelle.

*Les académies face à la question des techniques en architecture*

Ces questions de techniques destinées à l'architecture dans les institutions sont d'autant moins traitées qu'elles impliquent le plus souvent une variété d'acteurs, parfois en situations conflictuelles, possédant des statuts sociaux différents et des préparations intellectuelles variables. Leur passage par l'institution est cependant vécu comme un lieu de parole destiné à divulguer leurs opinions et à faire connaître leur compétence. Tous les académiciens ne sont cependant pas égaux dans l'exercice académique. On remarquera simplement qu'il est fort malaisé de manier simultanément les discours de ces différents acteurs car le contenu et le régime de leurs exposés visent à construire des crédibilités auprès de publics fort hétérogènes.

On ne s'étonnera donc pas de voir que ces échanges conduisent souvent à des situations tendues, car en dépit de tout ce qui sépare ces intervenants, ils traitent tous les mêmes sujets et visent les mêmes objectifs. Nous sommes en présence d'une lutte pour la conquête et la protection de territoires. Thomas Sprat, l'historiographe de la première Royal Society de Londres, montrait cependant déjà la nécessité et la difficulté de faire coexister savants et professionnels: 'Their founder and patron has engaged them to have for all sorts of mechanick artists. But, though the Society entertains very many men of particular professions, yet the far greater number are gentlemen, free and unconfined.'<sup>1</sup>

Si les différentes académies sont socialement hétérogènes, elles varient pareillement selon les aires culturelles auxquelles elles appartiennent. Fondées dans le sillage, mais pas toujours selon le modèle, des académies colbertiennes, leur implantation à travers l'Europe s'égrène jusqu'au cœur du dix-huitième siècle. En Italie, elles possèdent déjà une tradition centenaire, notamment pour les arts jouant depuis la fin de la Renaissance un rôle important de soutien à la libéralisation des activités professionnelles organisées dans les corporations et les sociétés de bienfaisance, offrant une possibilité de formation plus collégiale que celle dispensée dans les ateliers et sur les chantiers. Parallèlement, la densité et la souplesse des sociétés de sciences, réunions souvent d'initiative plus ou moins privée, contribuèrent largement à une circulation intense des savoirs. Cela n'est certes pas le cas dans toute l'Europe. La discussion et la diffusion des savoirs résident au cœur du thème de ce dossier. Par-delà les structures sociales et les pré-supposés intellectuels qu'elles ont privilégiés, ces institutions se distinguent largement par leur rapport à la didactique et à la vulgarisation. Si, du moins au dix-huitième siècle, les académies des sciences possèdent pratiquement toutes, une publication de compte-rendus des études présentées en leur sein, quand à elles les activités des académies d'architecture restent souvent moins visibles pour le public. La transmission passe alors par une forme d'enseignement,

1. Thomas Sprat, *The History of the Royal Society of London, for the improving of natural knowledge* (Londres, J. Knapton et al, 1722), p.67.

*Pascal Dubourg Glatigny*

lorsque celle-ci est prévue dans le fonctionnement de l'institution. On connaît les leçons de l'Académie de San Luca à Rome ou les leçons privées des membres de l'Académie des sciences de Paris. De plus, certaines institutions académiques ne furent pas seulement fondées pour la discussion et la normalisation du savoir, mais avant tout pour sa transmission. C'est notamment le cas pour les institutions du type de l'Académie mathématique de Barcelone. A Paris aussi, selon François Blondel, l'Académie d'architecture fut créée pour réagir aux enseignements faux qui dévoyaient un art en quête de reconnaissance. Elle se devait de 'nettoyer' un savoir 'tombé entre les mains d'ouvriers ignorants'.<sup>2</sup>

On pourrait voir ces différentes institutions comme de nature foncièrement distincte: celles dans lesquelles les savants discutent, celles où le savoir est transmis. On peut cependant s'interroger sur la possibilité de dissocier la fonction d'enseignement de celle d'assemblée érudite. Les institutions sont certes engagées à des degrés variables dans l'une ou l'autre activité, mais la fonction motrice est une seule: contribuer à l'établissement du savoir, c'est-à-dire à son établissement intellectuel aussi bien que social. D'ailleurs, dans la langue du dix-septième siècle, le terme 'professer' ne signifie-t-il pas aussi bien 'adhérer à une doctrine' que 's'appliquer à un art ou l'enseigner publiquement'? Et Blondel lui-même ne fait nullement la distinction entre les deux:

l'Académie a été instaurée [...] pour enseigner publiquement les règles de cet art tirées de la doctrine des plus grands maîtres et des exemples des plus beaux édifices qui nous restent de l'Antiquité. C'est dans cette académie que les plus habiles architectes du royaume s'assemblent pour conférer et pour communiquer leurs connaissances. C'est là qu'on résout les difficultés qu'on rencontre chaque jour dans la construction des bâtiments.<sup>3</sup>

La didactique contraint ainsi à l'harmonisation des savoirs et, réciproquement, les savoirs ne sont mis en forme, rédigés, voire codifiés, que dans la perspective, ou l'espoir, de leur diffusion.

L'élaboration du savoir résultant de l'assemblée académique se distingue largement selon la composition professionnelle interne et le rapport aux autres organisations et institutions locales. Le modèle offrant le plus de variété et d'impondérables est polycentrique; c'est celui de Rome, par exemple, où l'Académie de Saint-Luc se partage le terrain avec d'autres institutions, en premier lieu la Fabrique de Saint-Pierre, mais aussi les confraternités comme les Virtuoses au Panthéon et les nombreuses académies littéraires et scientifiques. Le second schéma est celui, comme à Paris, de la coexistence parallèle de trois institutions:

2. François Blondel, *Cours d'architecture enseigné dans l'Académie royale d'architecture* (Paris, P. Auboin et F. Clouzier, 1675), dédicace au roi.

3. F. Blondel, *Cours d'architecture*, dédicace au roi.

*Les académies face à la question des techniques en architecture*

l'Académie des sciences, l'Académie de peinture et de sculpture et, dans une position qui reste à définir, l'Académie d'architecture. La dernière situation est la plus centripète, dans laquelle des institutions recouvrent de très larges champs disciplinaires et absorbent la plus grande partie de la production intellectuelle dans leurs domaines de compétence. A Berlin, par exemple, l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture regroupe l'ensemble des arts du dessin depuis la fin du dix-septième siècle et la Societas Scientiarum, fondée en 1700, associe aussi bien les sciences que la philosophie. Les passerelles à l'intérieur même des institutions sont alors nombreuses. Dans le même temps, ces structures, bien qu'elles ne soient pas directement financées par l'Etat, sont naturellement plus aptes à imposer des règles centrales et des procédures standardisées. Leur spectre disciplinaire est si universalisant, conformément aux idéaux de Leibniz, qu'après la refondation de l'Académie des sciences par Frédéric II, les *Miscellanea berolinensia* ouvrirent même une rubrique intitulée 'Histoire des arts' qui ne publia cependant qu'un seul mémoire.

La définition disciplinaire des académies joue alors un rôle important dans la nature des problèmes pris en examen et dans le type de réponse qu'elles fournissent. En particulier, on constate une grande différence entre les institutions considérant des problèmes particuliers, notamment en regard d'un édifice spécifique, et celles qui traitent principalement de questions générales et universelles. Ces orientations subissent une forte évolution au cours de la période prise en examen. Les académies d'architecture (ou des arts) et les académies des sciences sont souvent séparées car elles accueillent majoritairement soit des savants soit des praticiens. Il se trouve cependant, à la fin du dix-septième siècle, des savants qui pratiquent l'architecture et des architectes qui s'exercent aux sciences. Ainsi Blondel, qui appartient aux deux institutions. A Londres, aussi, la Royal Society accueille les deux, comme Robert Hooke ou Christopher Wren. On en fait même profession. Selon Sprat, 'all places and corpors are now busie and warm about this work [experimentation] and we find many noble rarities to be everyday given in not only by the hands of learned and professed philosophers but from the shops of mechanicks, from the ploughs of husbandmen, the parks, the gardens of gentlemen.'<sup>4</sup>

Au cours du dix-huitième siècle, une partie des architectes sont cependant de plus en plus insérés dans la société mondaine et les échanges deviennent de plus en plus fréquents. Cela est également lié au renouvellement des modes de sociabilité intellectuelle. Il suffit de regarder le bouillonnement intellectuel qui entoura les assemblées comme l'Arcadia romaine ou l'académie du comte de Clermont où les architectes furent nombreux. Parallèlement à ces groupes plus ou moins formels, le caractère officiel des institutions premières se renforce: Jean Henri Samuel

4. T. Sprat, *The History of the Royal Society*, p.71.

*Pascal Dubourg Glatigny*

Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Berlin, parle de 'corps académique', prompt à organiser la distribution disciplinaire et à décerner des lauriers, non plus seulement en fonction de l'utilité des savoirs et des méthodes, mais aussi en fonction d'une hiérarchie des savoirs.

Ainsi les académies collectives qui comprenaient à la fois les sciences et l'architecture tant vitruvienne qu'albertienne n'ont pas duré: à Paris la séparation remonte à l'origine, à Saint-Pétersbourg la grande académie reste à l'état de projet, à Berlin les suggestions du comte de Schmettau, visant à unifier les savoirs lors de la refondation de l'Académie en 1744, ne furent pas complètement suivies d'effet. Même à Bologne, on trouve l'architecture dans les deux structures hébergées à l'intérieur de l'Institut des sciences et des arts de Luigi Ferdinando Marsili: l'Académie des sciences et l'Académie Clémentine. Leurs rôles respectifs se clarifieront cependant progressivement au cours du siècle.

A travers les articles qui suivent, nous avons souhaité mettre en œuvre un questionnement original, permettant un nouvel éclairage sur les questions de technique en architecture, vues à travers le prisme de la formalisation des savoirs et de leur institutionnalisation. Quel est le statut des savoirs en discussion? En quoi le bâtiment est-il utile à l'architecture? Comment la science nourrit-elle l'architecture? Ces interrogations sont liées au statut des promoteurs de ces savoirs. Nous nous sommes donc posé la question de savoir quand et pourquoi ils ont été intégrés aux institutions académiques. Mais les corps collectifs que sont les académies ne possèdent pas la souplesse de pensée qui est propre aux individus, il nous fallait alors nous interroger sur la capacité d'assimilation de ces savoirs par les institutions. Comment créer du consensus? Sur quels critères se forge la force de l'autorité? Dans l'élaboration de ce savoir académique, quel rôle la dialectique entre débat et enseignement joue-t-elle? Enfin, notre préoccupation a été constante d'observer les possibilités d'échanges entre les différentes sphères intellectuelles et professionnelles, seule possibilité réelle de créer du savoir nouveau.